

STUDIO DIFFÉREMMENT

Les textes et les illustrations
de cette rubrique historique
sont protégés par l'article L-111-1
du code de la propriété intellectuelle,
pour toute utilisation nous contacter.

© Studio Différemment



Toulouse à la fin 1942, au début de l'occupation.

La Gestapo 1 s'est installée rue Maignac

Les frères Lion 2 impriment rue Croix-Baragnon et rue Romiguières tout ce que publie la Résistance.

La librairie Trentin 3 rue du Languedoc, berceau de la résistance (de gauche à droite Bertaux, Jankélévitch, Trentin, sa fille Francette et Cassou).

Tout près, le sinistre Commissariat général aux questions juives 4 rue d'Alsace-Lorraine puis rue Ozenne.

Autour du Capitole, la Luftwaffe 5 à l'Hôtel du Grand Balcon, le QG de la Wehrmacht 6 au Grand Hôtel de la Poste, et la Feldgendarmarie 7 à l'Hôtel du Progrès et à l'Hôtel Faga.

1941-44 : Toulouse en résistance

SECONDE GUERRE MONDIALE « Non-occupée » jusqu'en novembre 1942 puis occupée jusqu'en août 44, Toulouse a connu pendant ces années noires une résistance bien particulière, cosmopolite et locale, audacieuse et pragmatique, dont la diversité foisonnante fit aussi la force.

AU PRINTEMPS 1941, Jean Cassou, suspecté de faire partie du « réseau du Musée de l'homme » qui vient d'être démantelé à Paris, se réfugie à Toulouse, en zone non-occupée. Il y retrouve de vieux amis et même son beau-frère Vladimir Jankélévitch.

« Certes, oui, écrit-il, notre premier soir à la terrasse des Américains, se prolongeant sans souci d'aucun couvre-feu, me parut un miraculeux délice. » Par Jankélévitch, qui y a ses habitudes, Cassou fait vite connaissance avec les drôles de clients de la librairie Trentin.

SILVIO TRENTIN est un Italien arrivé à Toulouse en 1934. « Après divers métiers de fortune, il avait pris la gérance d'une librairie de la rue du Languedoc et fait de cette librairie un club d'universitaires et un centre de conspiration pour républicains espagnols, antifascistes

italiens, allemands et, naturellement, tous les Français cherchant plus ou moins désespérément à marquer leur opposition à Hitler et à Pétain. » C'est chez Trentin que Cassou rencontre Pierre Bertaux, professeur d'allemand à la faculté de lettres.

« **UN SOIR DU PRINTEMPS 41**, raconte Bertaux, Silvio Trentin, le front soucieux, m'entraîne dans un coin. Un individu bizarre s'était présenté à la librairie, prétendant arriver de Londres ; il disait avoir été lâché en parachute dans la campagne toulousaine. » L'individu vient bien de Londres et il a avec lui un émetteur-radio. Les premiers parachutages, près de Fonsorbes, s'organisent et font du « groupe Bertaux », dont Cassou est le responsable « propagande », l'un des premiers groupes résistants réellement actifs en Zone Sud. Mais en décembre, tout le réseau tombe avec Bertaux et Cassou. Ce dernier se retrouve en cellule avec l'un des responsables sabotage, Fernand Bernard, « tête fumeuse, sujette à d'obscures im-

pulsions » qui, on ne sait pourquoi, a donné tous les noms à la Police. « Votre comédie ne sert à rien, lui dit Cassou. Vous avez fait je ne sais trop quelle connerie, c'est votre affaire. Mon affaire, c'est que mes camarades et moi, nous nous tirions d'ici le plus tôt possible... » Il le persuade ainsi de tout prendre sur lui. Le stratagème réussit : l'été 42, le tribunal militaire condamne Bernard à 20 ans de travaux forcés mais Bertaux ne prend que trois ans de prison et Cassou un.

L'ÉTÉ 42 est aussi celui des premiers convois de déportés juifs. Le 8 août, une troupe de vieillards et de malades met des heures à rejoindre à pied la gare de Portet-Saint-Simon. Les scènes de panique et de détresse dont sont témoins les passants poussent l'administration à organiser plus discrètement le second convoi. Mais le préfet n'a pas prévu la réaction de l'archevêque de Toulouse, Mgr Saliège, qui fait lire dans toutes les églises de Haute-Garonne une lettre pastorale sans ambiguïté : « Des scènes d'épouvante ont eu lieu dans les camps de Noé et du Récébédou. Les Juifs sont des hommes ; les Juives sont des femmes. Tout n'est pas permis contre eux ; contre ces hommes, contre ces femmes, contre ces pères et mères. ►

Les premiers parachutages britanniques ont lieu à Fonsorbes 15 à l'été 1941 et sont réceptionnés par le groupe Bertaux.

Novembre 1942 les blindés allemands entrent à Toulouse ; ici place Jeanne d'Arc 8.

Les nazis s'appuient sur l'administration et les organisations pétainistes comme la Légion 9 (anciens combattants), basée place Wilson ou la Milice 10 qui a son siège local rue Alexandre-Fourtané.

En août 1942, le régime de Vichy livre aux nazis 12 les Juifs étrangers détenus depuis 1940 dans les camps de Noé et du Récébédou 13. Le convoi, de près de 1200 personnes part pour Auschwitz de la gare de Portet-Saint-Simon 14.

Arrêté en décembre 1943, le chef civil de la Résistance régionale François Verdier est exécuté dans la forêt de Bouconne 11. Malgré la torture, il n'a rien dit.



Toulouse en 1944 à la libération.

Depuis le printemps, les principaux chefs de la Résistance se sont retranchés dans les campagnes autour de Toulouse (ici, Jean-Pierre Vernant **16** chef des FFI de la Haute-Garonne).

Le 18 août, les Allemands donnent l'ordre de la retraite et détruisent les équipements qui pourraient servir aux Alliés comme les bâtiments de la Gestapo **17** ou les installations téléphoniques de la Grande Poste **18**.

Le 19 août, les proches des prisonniers enfoncent les portes de la prison Saint-Michel **19**. Parmi les détenus, un certain André Malraux. Les résistants empêchent toute intrusion allemande aux alentours des gares Matabiau **20** et Raynal. Le soir, rue Roquelaine, la voiture de Cassou, nouveau Commissaire de la République, croise un convoi de « Vlassov » **21**. Gravement blessé, il ne verra pas la suite des événements.

Le 20 août au matin, Bertaux le remplace et vient occuper le bureau du préfet régional nommé par Vichy **22**. Dans la journée, des maquisards FFI prennent position sur les ponts de la Garonne **23**.

► *Ils font partie du genre humain. Ils sont nos frères comme tant d'autres...* » Cet « acte d'indiscipline » stoppe de fait les convois. Ils repartiront à l'été 43 mais organisés cette fois par les autorités nazies.

Car entre temps, Toulouse, comme toute la Zone Sud, a été occupée. Les forces allemandes sont entrées dans la ville l'après-midi du 11 novembre 1942. La Wehrmacht est au Grand Hôtel de la Poste et gère les rapports avec l'administration française. La Gestapo, plus précisément chargée de traquer les résistants, a installé ses quartiers aux alentours du Grand Rond.

S'ILS N'ÉTAIENT QUE « quelques exaltés » en 1941, les résistants se multiplient au début 1943. Les réfractaires au STO vont peupler les premiers maquis et, autour des groupes d'avant l'occupation (Libérer et Fédérer avec Trentin, bientôt parti rejoindre les maquis de sa Vénétie natale, Combat, Libération, Franc-Tireur), apparaissent une nuée de formations : les militaires du Corps franc Pommiès, redoutables organisateurs de maquis, le réseau Françoise (mené par une allègre commerçante de la rue de la Pomme) spécialisé dans les évasions, le groupe Morhange qui pourchasse les colabos ou la MOI dont la 35^e brigade s'attaque directement aux forces allemandes en centre-ville. Fondée par Marcel Langer (guillotiné prison Saint-Michel en juillet 43), la brigade est constituée principalement de jeunes juifs dont les parents ont été déportés et sera démantelée en avril 44, après l'attentat raté contre le cinéma Variétés où on jouait *Le Juif Süss*.

Ce foisonnement d'initiatives illégales complique l'unification nécessaire de la Résistance mais limite aussi la portée des coups portés par



l'occupant : le meurtrier sauvage début 44 du responsable civil de la Résistance dans la région, le socialiste François Verdier, ne fait pas un instant baisser la tension. Il est aussitôt remplacé par Cassou qui, dès sa sortie de camp, a rempli. Pour diriger les Forces françaises de l'intérieur (FFI), Cassou fait nommer Serge Ravel, célèbre pour ses évasions, comme chef militaire régional avec Jean-Pierre Vernant, professeur de philosophie au lycée, pour la Haute-Garonne.

ÉNAOÛT, lorsque le débarquement en Provence menace de couper les Allemands de leurs bases, c'est un exode à l'envers qui fait de la libération de Toulouse, du 18 au 20 août,

un épisode bien particulier : plutôt que de chasser des Allemands qui s'en vont tout seuls, le but des résistants est de gêner le passage de leurs convois à travers la ville. C'est dans cette ambiance que Cassou se rend le 19 au soir à une grande réunion près de la gare pour organiser la relève des autorités vichystes. Mais au retour, il est arrêté par l'un des derniers convois allemands, des « Vlassov » (supplétifs soviétiques de la Wehrmacht) qui tuent deux des occupants de sa voiture et le laissent sur le carreau. Inconscient (il reprendra ses esprits des semaines plus tard), il a juste le temps de murmurer : « Portez-moi contre la grille du Capitole. »

Du coup, c'est Bertaux qui se pointe le lendemain à la Préfecture, un revolver 7-65 dans la poche. « Monsieur le Commissaire de la République, je vous attendais... », se précipite obséquieusement le préfet régional de Vichy qui lui laisse la place et se retire en faisant des courbettes. Bertaux aura plus de difficultés à s'imposer dans une ville qui va passer un temps à Paris pour « la république rouge de Toulouse » puisque l'ordre y est assuré par les FTP du Lot, que les chefs FFI Ravel et Vernant sont suspectés de communisme et que les occupations d'usines et d'entreprises par les salariés se multiplient. D'où l'attitude froide

et cassante de De Gaulle lorsqu'il arrive à la mi-septembre. Après avoir humilié les chefs locaux à la Préfecture, De Gaulle demande à Bertaux : « Alors ? » « Alors, mon Général, ça ne va pas. » « Qu'est-ce qui ne va pas ? » « Ils ne sont pas contents. » « Pas contents ? De quoi ? » « Mon Général, tous ceux qui sont ici, bien-sûr, ils n'ont fait que leur devoir, au fond. Mais personne ne les obligeait à le faire. Ils l'ont fait et bien fait. Les gens ont besoin qu'on leur dise qu'ils ont bien fait leur devoir... » De Gaulle reste un moment silencieux puis accepte de revoir les résistants toulousains. Et trouve enfin les mots qu'il faut. ●

À lire :
« Toulouse 1940-1944 » de Jean Estèbe, Perrin 1996 ;
« Une vie pour la liberté » de Jean Cassou, Robert Laffont 1981 ;
« Mémoires interrompus » de Pierre Bertaux, PIA 2000 ;
« Journal d'une lycéenne sous l'Occupation - Toulouse 1943-1945 », Aline Dupuy, Thierry Crouzet, Frédéric Vivas, Le Pas d'Oiseau 2013 ;
« Toulouse mémoire de rues » d'Élerika Leroy.

STUDIO DIFFÉREMENT

© Studio Différement 2013 : Illustrations : Jean-François Binet, Jean François Péneau
Texte : Jean de Saint Blanquat.

Le 21 août, les nouveaux chefs de la ville, Bertaux, Ravel et Badiou (professeur de maths au lycée et nouveau maire), se présentent à la foule **24**.

Les 16 et 17 septembre, la visite du général de Gaulle **25** n'est pas une partie de plaisir pour les responsables locaux comme Ravel, qui se voit vertement reprocher de porter une médaille qu'il n'a pas encore officiellement obtenue.

